

Bibliothèque Anarchiste
Anti-copyright



Petite histoire du mouvement libertaire roumain du XIX-ème siècle à présent

A. Răvăşel

A. Răvăşel

Petite histoire du mouvement libertaire roumain du XIX-ème siècle à présent
22 février 2023

pagini-libere.ro

Brochure parue en 2023, faite de deux textes sur l'anarchisme en Roumanie.

fr.anarchistlibraries.net

22 février 2023

esprit de révolte, de solidarité et d'émancipation, esprit chaque fois retrouvé. Ces trente dernières années le prouvent et en sont l'illustration.

La langue française est une des langues de la naissance de l'anarchisme et de ses premières formulations. Pour la plupart des anarchistes roumains, elle a été vraiment la langue de „l'anarchie”. C'est justement par son intermédiaire que les idées anarchistes ont été découvertes, explorées et circulées au début en Roumanie.

Les liens entre les anarchistes français et ceux de Roumanie ont toujours été serrés. Une longue et sincère amitié avait lié, par exemple, Zamfir Arbure et Elisée Reclus ; Iuliu Neagu-Negulescu était un des collaborateurs des *Temps Nouveaux*, dont le fameux „pape”, Jean Grave, correspondait avec Panaït Mușoiu ; et Eugen Relgis, ami d'E. Armand, était devenu un des contributeurs importants de la presse libertaire française etc.

D'ailleurs, à part les nombreuses traductions faites par Neagu-Negulescu, Mușoiu ou A. Gălățeanu, beaucoup d'anarchistes roumains ont écrit et se sont exprimés directement en français, tels Mircea Rosetti, Eugen Relgis, Ion Căpățână ou même Panaït Istrati. En renouant avec cette longue tradition, voici une petite présentation en français du mouvement libertaire roumain classique, écrite pour nos camarades français ou francophiles.

Le texte ci-dessous, abrégé, est paru pour la première fois dans le calendrier anarchiste publié par C.I.R.A. Marseille, en 2018.

LES LIBERTAIRES ROUMAINS : LA PÉRIODE CLASSIQUE

« Et le plus grand monument qui sera érigé un jour, dans l'avenir, sera le monument des oubliés ... »

Panaït Zosin

L'histoire de la circulation des idées et des pratiques libertaires en Roumanie reste encore à être écrite. Un riche et fascinant « héritage de la liberté » semble avoir été complètement oublié. Quand-même, entre la fin du XIXe siècle et le début de la dictature d'inspiration stalinienne, après la Seconde Guerre Mondiale, la pénétration des idées anarchistes dans l'espace roumain n'a pas été, comme on pourrait le croire, de petite envergure. Aussi, l'influence ultérieure, les infiltrations littéraires, artistiques, sociales et philosophiques de cette sensibilité ne sont pas restées sans un important, bien que méconnu, écho. Les sources de cet « incendie de l'imaginaire » ont été multiples.

L'esprit de révolte des jeunes à la fin du XIXe siècle était vivement nourri par les écrits de Jules Vallès, de Bakounine, de Kropotkine, de Jean Grave et d'Élisée Reclus, qui étaient traduits traduits en roumain. Izabela Sadoveanu nous a laissé une émouvante image de cet esprit « inaugural » qui conjuguait le désir d'un « déchaînement intégral de la spontanéité du sentiment » avec le rêve

d'un « nouveau monde de vérité, de justice et d'amour, par-dessus l'ancien monde de violence et de mensonge ».

C'est une conception influencée aussi par les révolutionnaires nihilistes qui trouvèrent un refuge dans le pays, dont la plus importante voix était celle de Zamfir Arbure-Ralli. Aristocrate, ami de Reclus et de Kropotkine et secrétaire de Bakounine pendant son refuge en Suisse, il a mené une intense activité révolutionnaire. Arbure avait organisé la contrebande, par la frontière roumaine, de littérature subversive dans L'Empire Russe. Il avait écrit et imprimé dans sa typographie clandestine de Genève un bon nombre de revues et de brochures justement à cette fin. À part cela, il nous a laissé une riche et diverse œuvre littéraire, politique et scientifique. Pour Arbure la science, mais cette science qui fait « la liaison vivante avec le tout », était le point de mire de ses aspirations. « Comprendre tout, embrasser tout » reste la vision généreuse du vieux révolutionnaire.

Des traces anarchisantes traversent les premières formulations du mouvement socialiste roumain, dont les débuts furent de cette manière plutôt anarchistes — pour citer Max Nettlau — et continuèrent avec l'activité de Panaït Mușoiu et son œuvre, jamais égalée, jamais reprise depuis, de traduction et de popularisation des écrits anarchistes classiques, pour aboutir à la figure du pacifiste et militant humanitariste Eugen Relgis, ami de Romain Rolland et contributeur de la fameuse *Encyclopédie anarchiste* de Sébastien Faure. Autour de Mușoiu, autodidacte, érudit et un vrai ascète de « L'Idée », on trouve d'autres figures animées par le même esprit libertaire : son ami Panaït Zosin, le traducteur, militant syndicaliste et utopiste I. Neagu Negulescu ou le poète symboliste Mircea Demetriade, qui nous a laissé la plus belle expression de la vision des anarchistes roumains au début du XXe siècle : « La bonne vie pour tous. Pour tous le Beau. L'individu libre. La commune libre. L'amour libre, car il n'y a plus de loi ».

La Bibliothèque de l'Idée, série que Mușoiu avait édité jusqu'à sa mort en 1944, comprenait plus de deux cent titres, parmi lesquels on trouvait des traductions de Bakounine, Johann Most, Malatesta, Kropotkine, Jean-Marie Guyau, Stirner, Thoreau, Engels, Cœurderoy, Tchernychevski, Paraf-Javal etc. ; bref, une riche et unique bibliothèque anarchiste.

L'exemple de Mușoiu avait été suivi pendant les années '20 par son ami A. Gălățeanu, qui avait édité une revue anarchiste, *Pagini Libere* et une petite collection de brochures et traductions des textes anarchistes, tels ceux de Kropotkine ou Sébastien Faure.

importante pour cette période avait été l'organisation d'espaces associatifs et autogérés, comme Biblioteca Alternativă à Bucarest – qui hébergeait des cercles de lecture féministe, des discussions, des ateliers, etc.– ou comme les espaces D.I.Y. à Craiova et à Timișoara.

Avec la mobilisation massive contre l'exploitation minière de Roșia Montană, en 2013, commence une période particulièrement mouvementée en Roumanie, marquée notamment par les manifestations contre les politiques d'austérité et les occupations des universités à Cluj et à Bucarest. Ces expériences ont encouragé l'émergence – à Cluj cette fois – de plusieurs groupes libertaires qui vont ouvrir un local autogéré, organisé d'après les principes antiautoritaires, et mettre en place une bibliothèque anarchiste. Ces initiatives s'ajoutaient à l'ancien collectif punk local, les anarchistes et les punks s'impliquant ainsi ensemble dans l'organisation de concerts, de débats, d'ateliers ou encore actions comme celle sous le mot d'ordre « De la bouffe pas des bombes ». À côté de Timișoara, les villes de Bucarest et de Cluj sont devenues les principaux centres des initiatives libertaires.

« Mémoire des vaincus », histoire de déracinement, de syncopes...

Cette esquisse des initiatives anarchistes d'après 1989 en Roumanie est loin d'être complète. Ont été laissés de côté, par exemple, la période d'après 2015, la riche activité éditoriale indépendante, les groupes des autres villes et bon nombre d'initiatives – l'implication dans la lutte pour la justice locative, dans toutes sortes d'actions ponctuelles, le théâtre social et politique, les initiatives féministes, queer etc. J'ai essayé plutôt de surprendre quelques particularités du développement de l'anarchisme en Roumanie pendant les longues années de la transition post-communiste. Une de ces particularités est justement l'absence, lors de son apparition, d'une tradition historique, d'une expérience collective héritée du passé, d'un discours politique de référence. C'est la culture punk qui lui a fourni au début la langue pour exprimer sa révolte, son désespoir parfois, et, surtout, son besoin de liberté et de solidarité. Rappelons, si besoin est, le contexte : les années 1990 n'ont pas été seulement chaotiques mais aussi pleines de cynisme et de brutalité. En avançant à tâtons, souvent à contre-courant, coupés de leur histoire dont les traces avaient été soigneusement obscurcies pendant les longues années de la dictature, harcelés par les autorités, isolés au sein d'une société encore traumatisée par l'oppression et les déconvenues de l'après-communisme, les anarchistes ont dû à chaque fois inventer leur propre chemin. « Mémoire des vaincus », histoire de déracinement, de syncopes et d'oubli, l'histoire de l'anarchisme en Roumanie est aussi, et surtout, celle d'un

Un autre chapitre important est l'apparition en 2003 du collectif LoveKills et du premier zine anarcho-féministe du même nom, qui se revendiquait au début de la scène punk pour évoluer ensuite vers une position féministe et anarchiste militante, en critiquant le sexisme présent à tout pas dans notre société et même dans les milieux antiautoritaires. Adina Marincea vient de passer au crible les 14 numéros retrouvés de ce zine pour faire saisir le sens de la démarche de leurs auteures dans un beau texte intitulé : « Asta nu e o istorie de dragoste » (« Ceci n'est pas une histoire d'amour »).³

Comme dans presque toutes les histoires concernant les libertaires, la répression va finir par trouver une place de choix dans son narratif. Tout au long des années 1980, des rapports officiels concernant les effets potentiellement néfastes de la musique punk sur les jeunes circulaient déjà en Roumanie. L'acharnement en matière de surveillance et les intimidations vont perdurer après les changements de décembre 1989 et même gagner en raffinement. Elles ont abouti à l'intervention brutale contre les manifestants antimilitaristes lors du sommet de l'Otan à Bucarest en avril 2008⁴, événement précédé et suivi d'une couverture médiatique sensationnaliste.

Renouveau libertaire

Pour la mouvance libertaire naissante, ces événements ont marqué un tournant important et, pourrait-on dire, la fin d'une période. Au cours des années suivantes, certains libertaires ont renoué avec l'« underground », tandis que d'autres ont fait un pas de côté. Mais de nouvelles formes d'expression de l'anarchisme, parfois sans liens avec la scène punk ou les anciens milieux militants, ne tarderont de faire leur apparition. La mauvaise herbe de l'insoumission, de la solidarité et de la révolte s'obstinait apparemment de pousser, en dépit de l'isolement et des efforts du pouvoir à délégitimer et à écraser les libertaires. Idéologiquement, ces nouvelles expressions étaient mieux définies et d'une plus grande diversité tandis que leurs auteurs arrivaient à mieux se positionner politiquement. En même temps, dans certains cas – tel celui du groupe anarcho-syndicaliste Râvna ou encore du collectif qui avait publié à Bucarest pendant 2012 la revue *Anarhia* -, on se fixait également comme objectif la récupération de l'histoire ouvrière antiautoritaire d'avant la guerre et des traditions anarchistes locales. Faire découvrir (ou redécouvrir) ses racines dans le passé devenait ainsi un enjeu assumé de la démarche libertaire. Une initiative

3. Adina Marincea, *This is NOT a love story! LoveKills, punk and the first 20 years of anarcho-feminism in Romania*, Pagine Libere, 2021 : pagini-libere.ro.

4. Un film documentaire sous-titré en anglais sur ces événements a été réalisé en 2009 sous le titre « Reconstruction. Anti-NATO days » : www.youtube.com.

Le désir de partager, au-delà des frontières et des limites, la vie du monde, ce besoin d'affranchissement, de lucidité et de fraternité nourrit une des plus belles amitiés libertaires roumaines : celle entre Panaït Istrati et Ștefan Gheorghiu, « mon seul et plus cher ami », comme le nommait Istrati.

Ștefan Gheorghiu, charpentier et autodidacte, fait figure d'apôtre dans le mouvement ouvrier roumain. Militant syndicaliste, adepte de l'action directe et des conceptions de Bakounine et de Kropotkine, il s'intéresse également aux écoles libres de Francisco Ferrer. Emprisonné plusieurs fois pour ses positions antimilitaristes, il meurt avant la Grande Guerre. Panaït Istrati le décrit comme un « ami des hommes » et « un révolté inné ». D'ailleurs insoumis lui-même, vagabond et critique indomptable de toutes les visions figées, Panaït Istrati pourrait être considéré comme une des plus vibrantes voix libertaires roumaines. Son « homme qui n'adhère à rien » reste un témoignage émouvant d'un esprit vraiment libre et ... libertaire, un cri vers cette « autre flamme » où tous les anarchistes se reconnaissent.

Après, il y a le pacifiste Eugen Relgis avec son « humanitarisme », idée autour de laquelle il avait réussi à rassembler à l'époque Romain Rolland, Han Ryner, Upton Sinclair, Stefan Zweig et tant d'autres.

On pourrait rappeler aussi, à côté du pacifisme de Relgis, une vision plutôt « tolstoïenne », infusée par les lectures de Thoreau, de Gandhi, Reclus ou Ryner, que Ion Ionescu-Căpățână avait développée pendant quelques années dans sa revue, *Vegetarismul* (1932-1933).

Ion Ionescu-Căpățână s'est établi en France où il animait un petit groupe anarchiste et sortait une revue avec le critique Gérard de Lacaze-Duthiers, *Artistocratie*, en français, roumain et esperanto. On y trouvera un texte d'Eugen Relgis, le testament politique de Panaït Istrati et un poème que Victor Serge dédie à Istrati après sa mort.

Toutes ces expressions libertaires différentes ont eu comme point de convergence une vision qu'on pourrait appeler « éthique » : on y réunissait la rigueur de la pensée, la soif d'affranchissement, à cette idée de la sympathie universelle et à son apostolat comme formule de la liberté vécue, comme souffle d'une vie indomptable et présente à chaque instant.

« Vis toi aussi, écrivait Mușoiu, pour un jour, une heure, un instant même, comme on pourrait vivre, comme nous vivrons tous un jour ! »

ROUMANIE : LA CONSTELLATION LIBERTAIRE DEPUIS 1989¹

1. Cet article est paru pour la première fois en 2020 sur le blog de Nicolas Trifon : www.courrierdesbalkans.fr.

En 1951, dans la revue *Cenit* de Toulouse, publiée par les réfugiés espagnols, le militant pacifiste Eugen Relgis, qui avait fui son pays en 1947, publiait un article dédié aux « libertaires et pacifistes » de Roumanie. C'était la première – et elle est restée pendant plusieurs décennies la seule – esquisse de cette histoire ignorée, dont les détails semblaient déjà s'estomper. Contrairement à un préjugé assez répandu, que E. Relgis essayait ainsi de démentir, la réception des idées antiautoritaires n'était pas restée sans écho en Roumanie. Une riche et étonnante, bien que méconnue, tradition libertaire s'y était développée, de la Belle Époque et jusqu'au seuil de la Deuxième Guerre mondiale. D'ailleurs, détail assez incommode pour le pouvoir qui venait de s'installer en Roumanie après la guerre, les origines du mouvement socialiste roumain avaient été antiautoritaires et, parmi ses inspirateurs, on comptait Bakounine, Elisée Reclus et Kropotkine.

Le socialisme sans la liberté serait une prison, avait averti Bakounine lors de sa dispute avec Marx tandis que la liberté sans le socialisme ne serait que le règne de la force et de l'injustice. Paroles qui, à l'époque où écrivait E. Relgis, étaient probablement déjà tabou en Roumanie, comme devaient l'être toutes les sombres prophéties en train de s'accomplir.

Recommencer à zéro

Dans une interview avec un militant anarchiste roumain, parue en 2003, celui-ci avouait n'avoir eu que « peu ou pas d'indices relativement à l'existence auparavant de l'anarchisme en Roumanie »². Les traces libertaires du passé avaient presque complètement sombré dans l'oubli et ne suscitaient plus qu'une faible curiosité. Cette réponse révèle d'ailleurs un des aspects emblématiques de la redécouverte, après 1989, des pratiques et des idées libertaires en Roumanie. Les anarchistes roumains ont dû, d'une certaine façon, recommencer à zéro, sans pouvoir s'appuyer sur un héritage ou s'inscrire dans une continuité, future symbolique. Ils ont dû inventer en quelque sorte leur propre anarchisme, fondant ainsi leur cause, pour paraphraser le philosophe Max Stirner, sur rien.

Après 1989, c'est l'esprit réfractaire et combatif du punk qui a été à l'origine de la redécouverte des pratiques et des idées anarchistes en Roumanie. Des petits groupes de jeunes qui écoutaient cette musique existaient déjà à Timișoara depuis les années 1980. Le fait que cette ville est devenue un des plus importants centres du mouvement punk (puis anarchiste) n'est pas dû au hasard. Son positionnement près de la frontière, à l'ouest, permettait une meilleure

2. Abolishing Borders from Below, février 2003, texte repris dans Buruieni, n°3 : www.anarhiva.com.

circulation des matériaux, des revues et de l'information que dans le reste du pays, qui demeurait relativement isolé, même après la chute de Ceaușescu.

« Crie pour exister ! »

C'est donc autour de la scène punk naissante que les premières pratiques libertaires se développent pendant les années 1990. Au début, il s'agit plutôt d'un rejet instinctif des modèles promis par le « nouveau monde », si ressemblant à l'ancien. Les manifestes publiés à l'époque commencent souvent par la formule « Nous sommes contre... », pour témoigner aussi bien de l'horreur suscitée par le communisme d'Etat que de la désillusion face à l'alternative capitaliste. « Crie pour exister ! » est la devise de cette colère, qui trouve ainsi dans le « No future ! » de Johnny Rotten, son expression la plus directe et la plus fidèle. La plupart des zines parus pendant cette période se réclament de la « philosophie punk », dont une formulation succincte peut être trouvée dans un article de *Revolta Punk* de 1994 : « Le seul chemin authentique vers la vérité et la liberté est la révolte ». Mais cette révolte n'est pas pour autant une contestation aveugle et résignée.

Les punks s'organisent. Un espace pour les concerts, les discussions et les rencontres est ouvert dans un sous-sol, plusieurs groupes punk se sont formés. Le collectif à l'origine de toutes ces évolutions, Mișcarea Underground Timișoara, se revendique aussi bien de l'esprit punk, que de l'idéologie antiautoritaire et des pratiques D.I.Y. (do it yourself). La vague punk atteint également Craiova, ville qui va devenir un « fief » anarchiste, avec des groupes comme Terror Art ou Anti-pro ou des collectifs comme Craiova Anarho-Front qui commencent à répandre des messages anarchistes. C'est une période de découvertes, de bouillonnement et, souvent, d'excès et de confusion.

Du punk à l'anarchisme

Cependant, la révolte initiale, « l'anarchisme instinctif » du début, est de plus en plus intégré dans une prise de conscience à proprement parler libertaire, engagée, militante. L'évolution est surtout visible vers la fin des années 1990 et au début des années 2000. Bien que l'activité et l'organisation autour de la scène underground restent toujours importantes, l'accent n'est plus mis exclusivement sur la scène musicale, mais aussi sur des initiatives qui, sans être complètement détachées de cette scène, relèvent de problématiques et de solidarités plus larges : antimilitarisme, antiracisme, antifascisme, féminisme, écologie, solidarité avec les migrants, soutien aux ouvriers grévistes etc. C'est aussi pendant cette période que le site « Indymedia » est lancé, une plateforme pour « le changement social » et la coopération, qui se proposait de devenir une véritable tribune alternative en ligne des libertaires roumains.